
DISCOURS VII.

LE CONSOLATEUR CHRÉTIEN.

Nous vous prions de consoler ceux qui ont le cœur abattu. (1 Thess. v, 14.)

Mes Frères , ne vous semble-t-il point au premier coup d'œil que la Religion pouvoit se dispenser de nous prescrire un devoir qu'impose déjà la simple humanité ? Il est rare qu'on ne plaigne pas le sort des malheureux , et c'est un usage généralement reçu de visiter ceux qui ont quelque sujet de tristesse. Mais quand on ne manqueroit pas à ce qu'exige à cet égard l'honnêteté mondaine , est-ce donc à ce vain cérémonial , est-ce à des formalités de bienséance que se borneroit le précepte de l'Apôtre ? De cour-

tes visites, de froides condoléances, des exclamations stériles, et tout au plus des démonstrations d'amitié passagères, est-ce là tout ce qu'il faut pour consoler l'infortuné ?

Non, certes ; cette belle fonction de la charité chrétienne n'est pas si facile à remplir. Cette œuvre de miséricorde, pleine de douceur sans doute pour une âme sensible, a pourtant ses difficultés ; et s'il est des hommes que n'affectent point les peines de leurs frères, il en est plus encore qui même avec de bonnes intentions n'apportent point de soulagement, parce qu'ils ne savent pas consoler.

Voyons donc avant tout comment on peut s'acquitter de ce devoir avec fruit. Dans un autre discours, s'il plaît au Seigneur, nous examinerons de quelle manière on s'en acquitte dans le monde. Nous tâcherons enfin de fortifier en vous les sentimens de la nature, en pressant la touchante exhortation de mon texte : *Nous vous prions de consoler ceux qui ont le cœur abattu.*

Ecoutez-nous, Chrétiens, avec le même intérêt qui nous anime; et fasse le Ciel que ces discours contribuent à nous former à l'une des vertus évangéliques les plus aimables et les plus nécessaires! Ainsi soit-il.

I.

Pour consoler ceux qui ont le cœur abattu, il faut d'abord prendre part à leurs peines, leur témoigner cette sensibilité vraie, profonde, qui fait que s'intéressant vivement à leur sort, on partage ce qu'ils éprouvent. Ecoutez saint Paul : *Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit affligé sans que je le sois aussi?*¹ Voyez Jésus frémissant sur le tombeau de Lazare;² voyez son visage baigné de pleurs; cependant Lazare alloit revivre. Pourquoi donc cette tristesse et ces larmes? ah! c'est que les parens, les amis, toute la multitude, menoient deuil, et que le spectacle de l'affliction émeut toujours un cœur sensible;

¹ 2 Cor. xi, 29.

² Jean xi.

c'est que les larmes de la compassion sont le premier baume de la douleur. *A celui qui se fond sous l'ardeur des maux*, dit l'Écriture, *est due toute la compassion de son ami.*¹

Vous donc qui vous approchez de l'affligé, voulez-vous savoir si vous êtes en état de le consoler? permettez que je vous le demande. Sentez-vous quelque chose de ce qu'il sent lui-même? Assis à ses côtés, vous le regardez froidement; tandis qu'il vous raconte ses malheurs, vous l'écoutez peut-être avec distraction, et quand ses récits sont entrecoupés par des sanglots, votre cœur n'éprouve qu'une émotion languissante. Vous prenez cependant la parole; mais si ni votre air, ni vos accens, ni rien en vous n'annonce que vous êtes affecté, quelle force auront vos discours? Comment s'insinueront-ils dans son âme? Ah! ne venant point du cœur, ils n'en sauroient trouver le chemin, ou ils n'y pénétreront que pour faire sentir cruellement votre indifférence.

¹ Job vi, 14.

Mais encore ne savez-vous pas qu'en voulant étouffer la douleur du premier abord, on l'aigrit, on l'irrite, tandis qu'on la calme en s'y prêtant? Ainsi la mer furieuse au pied d'un rocher qui lui résiste, est moins agitée sur le rivage qui laisse ses ondes se répandre en liberté. On l'éprouve chaque jour; tous les conseils, toutes les consolations, foiblisent contre certains coups, au moment qu'ils viennent d'être portés. La nature a ses droits qu'elle ne veut pas perdre; et pour l'ordinaire, jusqu'à ce que l'âme ait jeté les premiers cris de la douleur, il n'est pas temps de faire parler la raison ni même la religion.

En attendant le moment favorable, plaignez votre frère; entrez, autant que vous le permettent la vérité et la piété, entrez dans les motifs qu'il croit avoir de s'affliger. Souffrez qu'il vous expose en détail ses malheurs, car il est véritablement à plaindre celui qui n'ose pas montrer les blessures de son âme; mais les peines qu'on peut révéler perdent beaucoup de leur amertume; il y a dans le

récit qu'on en fait, une sorte de plaisir, étrange peut-être, mais consolant. Surtout, pour mieux essuyer ses larmes, *pleurez avec celui qui pleure.*¹ C'est un divin précepte de notre Maître qui renferme un des plus grands secrets de la charité, un de ses remèdes les plus puissans.

Ainsi, avant même d'avoir rien fait pour le malheureux, vous lui ferez déjà goûter une satisfaction réelle, je veux dire, la douceur de pouvoir s'affliger sans contrainte, et de trouver une âme qui réponde à la sienne.

II.

J'ajoute qu'il faut ne point perdre de vue le respect qu'on doit à l'affligé; qu'il faut lui montrer les attentions les plus soutenues et les plus tendres, et ne pas examiner sévèrement la cause de ses peines.

Ouvrons le livre de Job; qu'y voyons-nous? des amis à qui l'on ne peut refuser le

¹ Rom. xii, 15.

témoignage qu'ils tiennent le langage de la piété, et que pour consoler ils ont su attendre le moment favorable : *Ils s'assirent à terre avec lui pendant sept jours et sept nuits, et ils ne lui dirent rien, parce qu'ils voyoient que sa douleur étoit fort grande.*¹ Ils se contentèrent tout ce temps-là de compatir à ses maux. Dans toute autre circonstance, on les proposeroit pour modèle ; mais ensuite quels amis ! quels consolateurs fâcheux ! ils ne songent qu'à donner au malheureux des leçons qu'ils auroient dû recevoir eux-mêmes ; ils font un orgueilleux étalage des sentimens dont Job est profondément pénétré ; ils ajoutent les jugemens les plus téméraires, les reproches les plus insultans, aux discours les moins mesurés ; ils sont plus propres à ébranler la patience du juste qu'à l'affermir.

Chrétien, voulons-nous porter la consolation dans un cœur affligé ? bien différens de ces cruels amis, souvenons-nous que *le malheureux est un objet sacré*. C'est là une an-

¹ Job. II, 13.

tique maxime qu'enseigna la nature aux hommes de tous les temps ; quiconque peut l'oublier cette maxime, quiconque peut aborder un affligé sans que son cœur l'avertisse des égards et des ménagemens qu'il lui doit, est également incapable et indigne de le consoler.

Une charité délicate évitera donc , par exemple , toute instance qui seroit fatigante ou importune ; elle évitera toute vaine réflexion sur le passé qui ne feroit que tourmenter inutilement , causer des regrets impuissans ou superflus ; elle épargnera jusqu'à la plus petite mortification ; elle emploiera les plus grandes précautions , parce que rien n'est plus aisé que de blesser un cœur abattu. Il en est de lui comme d'un homme couvert de plaies qui frémit dès qu'on l'approche , et dont les blessures se rouvrent dès qu'on les touche. Si vous négligez envers votre frère quelque'une de ces précautions qui peuvent le rassurer , il croira voir dans votre conduite le peu de cas qu'on fait de lui ;

cette idée lui rappellera toute sa misère, en redoublera l'amertume; elle aigra ses maux. Les soins au contraire que vous prendrez pour ne pas augmenter ses peines, serviront à les adoucir. Les attentions sont si touchantes pour celui qui languit dans l'adversité; les moindres égards le pénètrent de reconnoissance; l'épreuve qu'il a faite de l'indifférence, de la dureté du commun des hommes, le rend plus sensible aux douces prévenances et à la tendre compassion.

Lors même que l'infortuné seroit l'auteur de ses maux, gardez-vous de lui adresser, sans une pressante nécessité, des paroles dures ou d'amères réflexions. Sans doute si vos relations avec lui vous en donnent le droit, il faut le disposer à faire un retour utile sur lui-même; il faut lui faire saisir la liaison qui se trouve entre sa conduite passée et ses souffrances présentes. S'il a rejeté les conseils, les directions les plus salutaires, et s'il persiste dans son aveuglement, on peut, surtout en lui offrant une ressource, en lui

ouvrant une voie de salut, on peut lui dire avec simplicité, comme saint Paul à ses compagnons de voyage : *Vous auriez mieux fait de me croire, nous aurions évité bien de la fatigue et de la perte.*¹ S'il s'entouroit encore des illusions de l'amour-propre, s'il refusoit de prendre garde à la verge et à celui qui l'a assignée,² alors, je l'avoue, pour son propre inrêt, il faudroit briser son orgueil, et rendre par la force de vos remontrances le sentiment de la douleur assez poignant pour faire naître le repentir; il faudroit lui faire craindre un jugement plus sévère, et lui répéter ce que l'Eternel répétoit à la coupable Jérusalem : *Reçois instruction, de peur que mon affection ne se retire de toi et que je ne te châtie dans ma colère.*³ Mais que faites-vous en agissant de la sorte envers un cœur abattu? Que pourrez-vous lui dire que sa conscience ne lui ait déjà fait entendre d'une voix bien plus forte? Ne pourroit-il pas vous répondre

¹ Act. xxvii, 21.

² Mich. vi, 9,

³ Jérém. vi, 8.

comme Job à ses amis : *Pensez-vous qu'il ne faille avoir des paroles que pour censurer? Parlerois-je comme vous faites si vous étiez à ma place?... Sachez que c'est Dieu qui m'a renversé. Ayez pitié de moi, vous mes amis, car la main de Dieu m'a frappé.*¹

III.

Après s'être insinué par la compassion, par les égards, dans l'esprit du malheureux, il faut enfin appliquer à ses maux le remède convenable.

Ce remède, vous le sentez, mes Frères, varie suivant la nature du mal, le caractère de celui qui le ressent et les circonstances où il se trouve. Pour bien choisir ce remède, pour l'employer à propos, car il est des secours plus cruels que le malheur même, il faut aux médecins de l'âme quelque pénétration, de l'expérience, du jugement, et surtout un bon cœur, un cœur compatissant et

¹ Job. vi, 26; xvi, 4; xix, 21.

vraiment chrétien , qui leur fasse trouver du plaisir dans cet office, et qui supplée à ce qui pourroit leur manquer de talent.

Il y a des personnes en qui il est plus aisé de faire diversion au chagrin que de le vaincre. Le meilleur moyen de calmer leur douleur n'est pas de la combattre directement, ni même de vouloir fortifier leur âme par des raisonnemens : il vaut mieux les arracher à leurs sombres réflexions, et leur présenter d'autres objets qui, par des nuances insensibles, les détournent du sujet de leurs peines. Avouons-le cependant; cette méthode ne peut guère avoir lieu que pour des maux légers. En général pour peu que le trait dont on a été frappé soit aigu, on ne se prête guère à la distraction : les plaisirs bruyans révoltent; les plus innocens même et les moins recherchés, offrant une image discordante avec la situation où l'on est, ne semblent pas faits pour nous : on les envisage du même oeil que des malheureux battus par la tempête envisagent les jeux auxquels on se livre

dans le port. D'ailleurs il ne s'agit pas d'étourdir l'affligé sur ses peines, mais d'en adoucir le sentiment et de les lui rendre utiles.

Pour y réussir, faudra-t-il lui dire qu'il y a de la folie à se chagriner inutilement ; qu'un homme sensé doit prendre son parti, s'armer de courage et mettre des bornes à sa douleur ? Hélas ! ces réflexions, ces maximes, foible ressource de la sagesse humaine, sont plus faites pour amuser l'esprit que pour soulager le cœur. Ainsi vous exhorterez à la constance, et vous ne la donnerez pas. Vous montrerez à votre frère ce qu'il devrait être, et vous le laisserez tel qu'il est. Vous lui direz qu'il faut se consoler, et vous ne lui fournirez aucun motif de consolation. Vous lui apprendrez à rougir de ses faiblesses, et vous ne lui présenterez point d'appui propre à le soutenir ; c'est-à-dire, qu'au chagrin que lui cause sa disgrâce vous ajouterez la honte de sentir qu'il en est trop touché, et que vous réussirez à le rendre aussi mécontent de lui-même que de sa fortune.

On pourroit avec plus de succès, en paroissant se prêter à ses idées mélancoliques, on pourroit lui présenter quelque exemple de maux pareils à ceux qu'il éprouve, ou combinés avec des circonstances qui en augmentent encore l'amertume. Ce spectacle est lui-même affligeant, je l'avoue; mais il fait faire des réflexions utiles; il inspire des sentimens salutaires. On se dit alors que l'affliction qui nous atteint est une de celles qu'en naissant on s'engage à souffrir, et suivant l'expression de l'Apôtre, *qu'on n'est exposé qu'à une tentation humaine.*¹ On se rapproche de ses compagnons d'infortune; on s'attendrit sur leur sort. La nécessité des maux, leur étendue, l'exemple de ceux qui les supportent avec fermeté, voilà ce qui dispose l'âme à souffrir avec plus de patience; voilà les adoucissemens qu'apporte aux maux inévitables la vue ou la pensée des misères humaines.

Vous devez encore vous efforcer de ré-

¹ 1 Cor. x, 13.

duire à leur juste valeur les peines de l'homme que vous voudriez soulager. Écartez avec adresse ces fantômes qui dans une imagination blessée se joignent d'ordinaire aux maux réels pour les aggraver. Montrez-lui ce qu'il conserve de ressource, et ce que sa situation peut avoir d'avantageux. S'il n'est point de prospérité qui ne soit accompagnée de quelque peine secrète, on peut dire aussi qu'il n'est point d'adversité qui n'ait son côté favorable, peut-être même pour nos intérêts temporels. Il en est des maux de la vie comme de ces précipices, de ces rochers qui de loin n'offrent à l'œil qu'une surface aride et sauvage; mais à mesure qu'on approche, on y découvre souvent quelques lieux fertiles, quelque source d'eau vive qui en adoucissent l'horreur. Celui qui souffre n'aperçoit que les désagrémens de son état; c'est à vous à lui rendre sensibles les avantages qu'il en peut retirer. Apprenez-lui à mettre à profit les leçons du malheur. Indiquez-lui le bien qu'il peut faire encore et qu'on

attend de lui. Rappelez-lui qu'il peut encore être heureux puisqu'il peut faire des heureux.

Joignez aux paroles, s'il se peut, le secours plus puissant de l'action. *Ne soyez point paresseux à vous employer pour lui*, suivant l'exhortation de l'Apôtre;¹ et par des services rendus à propos, avec délicatesse, allez à la source de ses peines. Son abattement le met-il hors d'état de remplir les devoirs de sa vocation? chargez-vous des soins dont il est incapable. Gémit-il dans la misère, et la vue de ses enfans en bas âge aigrit-elle sa douleur? que vos entrailles s'émeuvent; prêtez, donnez, protégez; devenez le père de sa jeune famille, et vous verrez son âme se rouvrir à l'espérance, à la joie. Se trouve-t-il dans une circonstance critique, où le choix entre deux partis est non moins difficile qu'important? que votre prudence porte la lumière dans son âme. Soyez son conseiller, son guide, et vous mettrez fin à ses angoisses en faisant cesser son incertitude. Quelle

¹ Rom. XII, 11.

que soit la cause de ses maux , que votre langage , que vos actions , que tout en vous lui fasse sentir que vous ne cesserez point de prendre intérêt à son sort et qu'il lui reste un ami. Cette idée, si vous pouvez la graver dans son cœur , est de toutes les ressources humaines la plus propre à le ranimer , à lui rendre quelque force pour vivre et pour souffrir.

Mais c'est assez et trop peut-être sur un genre de consolations qui , après tout , est loin de nous suffire , et qu'on emploieroit en vain s'il n'étoit sanctifié par l'esprit de la religion ; si nous ne nous servions pas de l'adversité de notre frère pour le ramener , pour l'élever au Seigneur , au Dieu de l'Evangile , à ce Dieu *qui dispense les maux comme les biens*,¹ et qui seul *donne la patience et la consolation*.²

Non ; il n'y a que Celui qui *a fait la plaie* qui puisse *la guérir*.³ Il n'y a que Celui qui

¹ Lament. 111, 38.

² Rom. xv, 5.

³ Job. v, 18.

pardonne les péchés et qui a les paroles de la vie éternelle,¹ qui puisse nous dire : *Que votre cœur ne se trouble point, ne s'agite point ; je vous laisse la paix, je vous donne ma paix.*² C'est à lui qu'il faut vous adresser en faveur de l'affligé. Demandez au Seigneur, non de lui ôter ses maux, mais de lui donner la force de les supporter ; de ne pas permettre qu'il en soit accablé, de les lui rendre utiles en le disposant à *s'humilier sous la main qui le frappe, afin qu'elle le relève quand il en sera temps.*³ Demandez au Seigneur de mettre dans votre bouche des paroles de consolation et de vie ; puis approchez-vous de votre frère.

Est-il abattu par le souvenir de ses péchés ? Sa conscience effrayée lui fait-elle sentir combien il a offensé le Seigneur ? Craint-il de ne pouvoir obtenir son pardon ?

Cet état de trouble et d'angoisse est quelquefois celui d'une âme pénitente ; elle

¹ 1 Jean vi, 68.

² Jean xiv, 1, 27.

³ 1 Pierr. v, 6.

ne doute pas de la grâce manifestée dans l'Évangile, mais il lui semble qu'elle ne sauroit avoir part à cette bénédiction. Cependant c'est précisément aux consciences réveillées, aux âmes que l'Esprit-Saint a con vaincues de leurs péchés, c'est à elles qu'appartiennent toutes les promesses consolantes de l'Évangile. Les pouvoirs réunis de la terre et de l'enfer, ne sauroient en empêcher l'accomplissement ni en détruire l'effet.

Que direz-vous donc, consolateurs chrétiens, que direz-vous à de tels affligés? Dieu lui-même vous l'indique dans sa parole: *Consolez, consolez mon peuple; parlez à Jérusalem selon son cœur; criez-lui que le temps de sa souffrance est fini, que son iniquité est acquittée.*¹ Montrez à l'âme accablée du poids de ses fautes, montrez-lui ce Jésus qui a non-seulement le pouvoir, mais la volonté de sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux;² ce Jésus qui nous déclare

¹ Es. XL, 1, 2.

² Hébr. VII, 25.

lui-même qu'il a été oint pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux captifs, pour publier l'année de la bienveillance de l'Éternel;¹ ce Sauveur qui donne la repentance pour nous conduire à la vie,² qui appelle à lui, non ceux qui sont riches, mais ceux qui n'ont point d'argent,³ c'est-à-dire, qui par eux-mêmes n'ont aucun droit à la clémence de l'Éternel, aucun moyen de satisfaire à sa justice; ce Sauveur en un mot qui fit retentir les rives du Jourdain de cette parole vraiment céleste: *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés*, et vous trouverez le repos de vos âmes.⁴ Quelle richesse de consolation dans un tel langage! quoi de plus propre à relever celui qui est abattu dans la poussière, à rassurer l'âme timorée, à lui rendre l'espérance et la vie!

Cet autre affligé éprouve-t-il le vide, le néant des objets de la terre? Son cœur vient-

¹ Luc IV, 18, 19.

² Act. XI, 18.

³ Es. LV, 1.

⁴ Matt. XI, 28.

il d'être frappé d'un coup déchirant et imprévu? saisissez ce moment pour l'élever vers le Ciel, pour lui faire *considérer les choses invisibles qui sont éternelles.*¹ Parlez-lui de ce Dieu *qui châtie l'enfant qu'il aime et qu'il veut rendre participant de sa sainteté;*² de ce Dieu qui nous reste quand tout nous échappe; qui nous dit lui-même : *Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point;*³ qui nous invite à *l'invoquer dans notre détresse,* et nous promet de *nous en délivrer* ou de *nous envoyer l'Esprit consolateur;*⁴ qui, après l'épreuve du temps présent, veut accorder à la patience un prix magnifique, un dédommagement infini, et réunir auprès de lui tous ceux qui l'auront aimé sur la terre. Parlez-lui de ce Sauveur adorable qui a voulu prendre notre nature pour en adoucir les souffrances, dont la vie et la mort sont un trésor de consolations. Est-il une douleur qu'il n'ait connue, une peine qu'il n'ait soufferte? Fatigues, dangers,

¹ 2 Cor. IV, 18.² Hébr. XII, 6, 10.³ Hébr. XIII, 5.⁴ Ps. L, 15. Jean XIV, 26.

pauvreté, contradiction, calomnies, trahison, perfidie, ingratitude, persécutions, de quelque nature que soient nos malheurs, Jésus, le Saint et le Juste, Jésus a souffert comme nous, plus que nous; il a bu jusqu'à la lie dans la coupe d'amertume. En songeant à Jésus, oserions-nous encore nous plaindre! il nous a rachetés par ses souffrances. *Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces.*¹ C'est en suivant la route dans laquelle il nous a précédés que nous parviendrons à nous unir à lui; c'est en portant sa croix que nous aurons part à sa gloire. *Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec lui.*² Oui, voilà la voie royale; voilà le vrai chemin à suivre pour être glorifiés avec le fils de Dieu, pour être *héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ.*³

O religion sainte et bienfaisante! il n'y a que toi qui nous offres de telles consolations. Il n'y a que toi qui puisses remédier à

¹ 1 PIERRE, II, 21.

² 2 TIMOTHÉE, II, 12.

³ ROMAINS, VIII, 17.

tous nos maux. Oui, toi seul, o mon Dieu, toi seul as pu nous révéler ces vérités sublimes qui rendent l'homme supérieur aux peines de la vie; qui changent la douleur en joie, l'amertume en douceur; qui font que les séparations les plus douloureuses, les pertes les plus sensibles, les épreuves les plus cruelles, les injustices, les calomnies, ne sont plus à nos yeux, si nous les souffrons en chrétiens, qu'un moyen de salut, le gage du salut, les arrhes de la couronne qui nous est promise.

Ainsi, mes Frères, avec une foi sincère on ne sauroit être réellement malheureux. Les mystères de miséricorde qu'elle nous révèle, le traité de protection et de paix qu'elle renouvelle entre le Ciel et la terre, le saint exercice de la prière et des actes de dévotion, qu'elle rend pour nous plus nécessaire, plus efficace et plus doux, tout en elle nous émeut, nous ranime et nous fortifie. Tandis que l'incrédule, le mondain et même le chrétien foible, tombent dans l'abattement et se

lamentent sur des événemens qui leur semblent déplorables, et qui ne le sont pour eux que parce qu'ils ne veulent pas y reconnoître les desseins du Seigneur, ou les fruits de salut qu'ils pourroient en recueillir; le fidèle, le vrai croyant au sein de l'infortune, respecte les décrets éternels. Il a appris du Sauveur qu'il adore, que *son règne n'est pas de ce monde*,¹ et il renonce à de vaines prétentions de félicité. Il sent que cette vie est le temps des semailles, le temps de l'épreuve; que *c'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu*,² et qu'après tout les *souffrances du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire qui nous est réservée*.³ Pénétré de ces grandes idées, il s'élève au-dessus des illusions et des vicissitudes du monde: il aspire à cette vie plus fortunée qui seule peut le satisfaire: la plus vive, la plus noble espérance, cette *espérance qui ne confond point, parce qu'elle est le fruit de l'amour de Dieu et*

¹ Jean XVIII, 36.

² Act. XIV, 22.

³ Rom. VIII, 18.

*qu'elle est répandue dans le cœur par le Saint-Esprit,*¹ cette espérance porte en lui la consolation et la paix. Il peut dire avec le Roi-Prophète : *Quand j'étois travaillé, o mon Dieu, par plusieurs pensées, tes consolations ont restauré mon âme.*²

Voulons-nous donc offrir à celui qui languit dans l'affliction le seul remède suffisant, la seule consolation réelle et durable? faisons-lui connoître, faisons-lui goûter les vérités de l'Évangile, les promesses du Seigneur. Accoutumons-le à les lire lui-même dans nos Saints Livres, à s'en nourrir, à chercher avec confiance dans la parole de Dieu et dans la prière, la force et les secours que partout ailleurs il chercheroit en vain, et qu'on trouve d'autant plus en Dieu qu'on les cherche moins auprès des hommes.

Pour remplir avec succès une si noble mission, nourrissons-nous les premiers de cette doctrine de vie, de cette bonne nouvelle du

¹ Rom. v, 5.

² Ps. xciv, 19.

salut. On parle mal de ce qu'on ne sent point. On ne réussit pas à persuader ce qu'on ne croit que foiblement. L'affligé voit bien que notre tâche est plus facile que la sienne, et quand nous lui prêchons la résignation, la patience, il manque rarement de nous répondre ou de penser qu'il est aisé de recommander ces vertus lorsqu'on n'est pas appelé à les pratiquer ; qu'on a vu souvent ceux qui donnoient de bons conseils, propres à soutenir, à fortifier l'âme éperdue ou chancelante, se montrer eux-mêmes abattus, troublés, au jour de la calamité. Pour donner du poids à nos consolations religieuses, il faut qu'on sente qu'elles sortent de notre cœur : il faut qu'on aperçoive en nous le feu de la piété qui nous inspire ; il faut que, préparés, confirmés par nos actions, nos discours soient l'expression de notre vie entière ; il faut que la personne à qui nous les adressons soit convaincue que nous puisons nous-mêmes à la source où nous l'invitons à puiser, et que dans nos malheurs nous avons éprouvé la

vertu salutaire du remède que nous lui présentons. En un mot, il faut que nous puissions dire comme saint Paul : *Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation qu'il nous donne à nous-mêmes, nous puissions aussi consoler les autres dans quelque affliction qu'ils se trouvent!*¹

Heureux celui qui pénétré des vérités de la foi pourra les faire ainsi passer dans le cœur de ses frères! Heureux celui qui par ses discours et par son exemple, par cette éloquence irrésistible des vertus et de la piété, saura faire goûter au malheureux cette grande et difficile leçon, que les tribulations sont des grâces, puisqu'elles sont pour les fils d'Adam le chemin de la sagesse, la voie du salut! Heureux celui qui l'entendra s'écrier comme David : *Il m'est bon d'avoir été affligé,*² ou comme l'Apôtre : *Il est vrai que tout châti-*

¹ 2 Cor. 1, 3, 4.

² Ps. cxix, 7.

*ment semble d'abord un sujet de tristesse et non de joie, mais il fait recueillir ensuite à ceux qui ont été ainsi exercés, les doux fruits de la justice.*¹ **Béni sois-tu, Grand Dieu!** tes châtimens ont guéri mon cœur, ont ouvert les yeux de mon entendement : ils m'ont fait comprendre, ils m'ont fait aimer ta loi. *Si elle n'eût été ma consolation et ma vie, je serois mort dans mon affliction.*²

Touchante miséricorde, douce compassion, tendre et sublime charité, animez désormais tous ceux qui invoquent le nom de Christ ! Remplissez tous les cœurs de consolation et de joie !

O Dieu de bonté! que nous soyons *tes imitateurs comme tes enfans bien-aimés!*³ Que nous soyons les uns pour les autres des amis, des soutiens ! Que ta grâce anime nos discours ! Donne-nous de savoir consoler, de consoler avec efficace, et pour cela de consoler en chrétiens ! Et soit que nous répandions des

¹ Hébr. xii, 11.

² Ps. cxix, 93.

³ Ephés. v, 1.

larmes, soit que nous essuyions celles de nos frères, fais-nous goûter les prémices, l'avant-goût des biens que tu réserves au religieux consolateur et au chrétien soumis dans l'affliction ! Ainsi soit-il.
